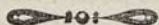


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M^{me} ALPHONSINE MASSON (2^e partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (2^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

On s'est bien aperçu ces jours passés qu'il est nécessaire à une femme d'avoir toujours sous la main des toilettes de différents genres; à une température de trente-six degrés à l'ombre, on a vu subitement succéder des jours tempérés suivis de soirées fraîches, et les pardessus de toute espèce ont été tirés des armoires avec beaucoup d'ensemble. On a vu alors apparaître quelques confections entièrement nouvelles qui donnent la meilleure opinion des tendances de la saison d'automne, vers laquelle nous marchons à grands pas. La forme burnous, si ample et si commode, sert de thème à la plupart des vêtements nouveaux. Madame Leclère-Collot a en ce genre un répertoire de modèles d'une infinie variété. Ses burnous en peluche de poil de chèvre, couverts de montants espacés en peluche de soie écossaise à grandes dispositions, sont extrêmement jolis; le capuchon est à trois pointes ornées de longs glands; la pointe du milieu est grise comme le corps du burnous; les deux autres, qui forment rabat, sont en peluche écossaise. Le modèle auquel madame Leclère-Collot a donné le nom de *châle espagnol* est extrêmement original et gracieux, c'est une grande pointe de peluche de poil de chèvre échancrée au cou, garnie de biais écossais entre lesquels est posé un effilé résille magnifique dont les nuances éclatantes ressortent avec beaucoup d'effet sur le fond uni du châle, comme fantaisie exceptionnelle. Madame Leclère-Collot fait ce

même châle boiteux avec l'ornement beaucoup plus chargé d'un côté que de l'autre. Il se fait alors très-grand, et il faut que la femme qui le porte sache bien draper le côté qu'elle doit relever avec le bras. Pour le mariage de mademoiselle Rat... avec M. E. Cré., madame Leclère-Collot, chargée de faire un talma très-riche destiné à être posé sur les épaules de la jeune mariée dans le cas où la température l'exigerait, a fait faire une ample pèlerine de gros de Tours blanc brodée en soie ronde qui est un vrai chef-d'œuvre. Les broderies sont comparables aux plus beaux ouvrages exécutés en Chine; le dessin est d'une richesse et d'une fantaisie admirables, et il a de plus un relief que ne possèdent pas les broderies de l'Inde et de la Chine, c'est une espèce de broderie en ronde-bosse dont la netteté et la délicatesse sont merveilleuses. Cette pèlerine, d'une grande dimension, terminée par un haut effilé peluche et soie, cache au moins les deux tiers de la robe et forme beaucoup de plis. La coupe en est entièrement nouvelle, elle appartient à madame Leclère-Collot, dont l'habileté et le goût n'ont jamais été mieux inspirés. On peut imiter ce charmant modèle avec moins de luxe, et il est probable que le *camail chinois* est destiné à une grande vogue; l'hiver prochain, en velours noir, il sera de très-bon goût, et en gros de Tours rose, bleu ou blanc, il sera la sortie de bal la plus élégante qu'il soit possible de porter.

Madame Minette a adopté décidément le ruban Desterbecq, et elle le fait entrer comme thème d'ornementation dans la plupart de ses créations. On sait que madame Minette excelle à varier les formes de ses garnitures; l'effilé, la dentelle, le velours, les médaillons, les crevés, viennent tour à tour former les plus gracieux motifs sur ses robes, ses mantelets; le ruban Desterbecq, si léger, si régulier, et pourtant si solide, convient parfaitement pour être mélangé avec la dentelle; madame Minette en entoure souvent les médaillons de dentelle qu'elle pose sur les jupes, et cela produit un effet très-riche et très-nouveau; sur les robes de soirée, elle l'emploie avec un grand bonheur, en forme des dents et surtout des grecques au bord des volants, ou le multipliant et le choisissant d'un gaufré un peu compliqué, elle en forme des enlacements qui s'épanouissent sur les quilles d'une robe claire comme

une broderie touffue et légère à la fois. Le ruban Des-terbecq est aujourd'hui adopté par toutes nos grandes maisons, il ajoute aux ornements si compliqués de la toilette actuelle un élément très-varié et très-utile; il peut être employé par la couturière la plus novice comme la plus habile, et, chose bonne à faire remarquer, il est infiniment moins coûteux que les passementeries qu'il remplace si souvent avec avantage. Madame Payan, la célèbre lingère, l'a accueilli pour le mêler à la dentelle de ses canezous si vaporeux, de ses bonnets si coquets; il est vrai que sous ses mains le moindre ruban acquiert une grâce particulière, mais c'est fait en un mot l'éloge d'un objet de toilette que de le dire adopté dans sa maison.

En ce moment c'est la seconde saison des trousseaux; car si on se marie toute l'année, on peut cependant dire que l'époque qui suit le carême et celle des vacances voient se former un plus grand nombre d'unions: madame Payan, à laquelle on s'adresse toujours de préférence pour les trousseaux, non-seulement en France mais dans toute l'Europe, où elle a la plus belle clientèle, est à la lettre obsédée; c'est qu'il arrive qu'on lui demande des tours de force, comme de livrer un trousseau de vingt mille francs en quinze jours; or madame Payan n'a jamais manqué à exécuter un petit miracle de ce genre: le trousseau promis a été livré et emballé au jour promis, et s'il était permis d'en faire le catalogue, on verrait qu'il était composé d'une quantité de choses nouvelles, de formes inédites qui prouvaient que tout en avait été créé dans ce court délai; les peignoirs y déployaient un luxe de variété enchanteur; c'étaient des médaillons brodés posés sur un fond de petits plis crevés, des chevrons alternant avec de la valenciennes, de grandes palmes à jour s'enlaçant à de petits volants, à des arabesques de dentelle, des fleurs s'épanouissant sur des semis de pois, de croissants, d'étoiles, une variété, une profusion d'inventions dont la description donne bien imparfaitement l'idée; notre gravure supplémentaire a offert à nos lectrices un échantillon du talent de madame Payan; son peignoir Marie Leczinska a été exécuté pour les plus grandes dames, et a fait dernièrement l'admiration de la société aristocratique réunie à Baden-Baden.

Au moment où les jours raccourcissent et où les premières pluies font songer à l'automne, nous avons l'intention de nous occuper un peu de ces jolis travaux qui occupent agréablement les heures du soir à la campagne; un des plus répandus, ce sont sans contredit les fleurs en papier inventées d'abord pour servir de récréations aux petites pensionnaires; elles sont restées assez longtemps dans le domaine des enfantillages; puis, grâce aux perfectionnements apportés dans leur fabrication par quelques femmes intelligentes, elles sont devenues l'occupation et la distraction favorites des jeunes filles. Madame Traversa a plus que toute autre contribué à ces améliorations en inventant plusieurs petits outils qui sont fort utiles pour arriver à

l'imitation de l'infinie variété de forme des fleurs naturelles. Personne n'a étudié la nature plus patiemment qu'elle, afin d'atteindre à cette perfection relative qui fait aujourd'hui de la confection des fleurs en papier un travail d'art aussi attrayant que facile. Madame Traversa a ainsi beaucoup fait pour nos loisirs et l'ornementation de nos appartements, et notre revue de l'élégance en tous genres lui doit une mention exceptionnelle et des éloges bien mérités.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas gris-bleu à deux jupes à quilles unies, garnies de ruches découpées en taffetas blanc mélangé de taffetas pareil aux quilles. Fichu de tulle bouillonné garni de point à l'aiguille. Garniture de manches pareille. Nœuds Louis XIII de velours noir. Coiffure de dentelle noire et velours gris. Gants de chevreau. Souliers de satin noir.

Seconde toilette. — Robe de mousseline à semis Pompadour à quilles bouillonnées garnies de volants pareils. Col-capuchon orné de rubans mordorés. Chapeau de paille brune avec plume pareille et dentelle anglaise noire au bord; forme *Clémence Isaure*. Gants de chevreau. Bottines de satin français.

LOUISE.

(SUITE.)

LOUISE A FRANTZ.

Me voici tout à votre merci; je vous ai dit avec si peu de précautions un fait si important, si énorme dans la vie d'une femme, que, sans nul doute, vous allez vous étonner de me voir sitôt guérie de la tristesse causée par la mort du pauvre Jacques.

Permettez moi de vous le dire, la réflexion m'a amenée à considérer la mort de cet enfant comme chose heureuse pour lui. Quel bonheur lui pouvais-je jamais donner?... Nos positions sociales étaient si différentes!... Nos positions sociales... cette expression m'arrête et me frappe. — De combien de maux n'est-elle pas la source?

L'homme dont le cœur bat sous de nobles instincts, dont toutes les aspirations sont tournées vers le beau, vers le grand, qui est capable du sacrifice de sa vie

pour prouver la sincérité de ses sentiments, l'homme qui aime dans ces conditions-là, et que son rang dans le monde force à demeurer obscur, impuissant, et condamné à encourir le dédain, l'indifférence de celle qu'il aime, cet homme à coup sûr est bien malheureux!...

Le rêve jusqu'alors impossible de l'égalité retrancherait de la vie ces réalités cruelles, plus communes qu'on ne le pense! Mais, Dieu aidant, l'égalité sera un jour aussi possible devant les mœurs qu'elle l'est devenue devant la conscience humaine et devant la loi.

Vous me pardonnerez, cher Frantz, cette digression, vous m'avez priée de tout vous dire; j'obéis, tout en abusant de votre patiente bonté. — Il ne s'est rien passé de nouveau, au château, depuis ma dernière lettre; ma mère est restée froide avec moi, strictement polie avec Albert. On a fait tant de parties de chasse que j'ai à peine causé avec lui; ma mère nous observe beaucoup depuis la promenade au labyrinthe.

LOUISE A FRANTZ.

Il vient d'arriver tout à l'heure ici un vieux monsieur fort distingué de tournure, ayant tout à fait grand air, froid, sérieux, pâle à faire peur; il s'est montré d'une exquise politesse envers tous, et envers moi presque gracieux. On le nomme le vicomte d'Escars. — J'ai entendu mon père parler d'un homme de ses amis qui portait ce nom. — Je ne l'ai jamais vu. — Serait-ce lui?

Je crois vous avoir dit que j'ai peu vu Albert pendant le temps des chasses?... Lui absent, le vide est partout. — Je me sens d'une tristesse presque insurmontable. — Je ne conçois pas ce goût effréné qu'ont les hommes d'aller tuer ces jolies bêtes qui font le charme des bois et des plaines, je les trouve sanguinaires, cruels, et j'en veux à Albert d'être le plus hardi, le plus intrépide entre tous. Mais ceci est une opinion de femme, vous ne la partagerez point. — J'attendais chaque jour l'heure du dîner avec une impatience fébrile, parce qu'elle seule me ramenait Albert. — Le soir, du moins, je pouvais échanger avec lui de doux regards et de tendres paroles.

En général, la soirée se passe ici à faire ce que l'on aime le mieux; les uns lisent ou dessinent, les autres causent ou chantent, alors j'accompagne toujours les chanteurs; ma mère, étant constamment fatiguée, refuse de le faire. Albert a une voix belle et sympathique. — Si l'on nous écoutait bien, quand il chante, l'accompagnement laisserait beaucoup à désirer, tant nous sommes distraits tous les deux.

Nous faisons tous des albums. — Il est convenu que chacun apportera le soir un nouveau dessin d'après nature. — Le pays est charmant, on n'a que l'embaras du choix. — Un jour, en allant à la découverte, j'arrivai au bord d'un lac délicieux, dont les eaux s'étendent dans la partie basse du parc. J'étais vraiment

charmée. Entre des touffes d'arbres, l'horizon se déployait au loin, laissant dans l'espace des accidents de terrains qui semblaient être là tout exprès pour faire valoir ce que je voulais copier de ces beautés agrestes.

Vous le savez, je chante presque toujours dès que je suis seule; aussi me vint-il à l'idée de chanter, en dessinant, un air doux et mélancolique qui peignait assez la situation de mon âme. — Je disais le dernier couplet quand une voix bien connue le répéta. — C'était Albert!... Par quel hasard était-il là? Que n'ai-je pu reporter sur mon papier l'éblouissante beauté que je trouvai dès lors à toute la nature! Il me sembla une minute qu'à l'entour de moi tout chanta! Albert résumait pour moi toutes les joies de la terre; il était charmant sous son costume de chasse, il le portait avec cette grâce facile et fière qui appartient seulement aux marins; Diane, sa chienne favorite, le suivait toute haletante encore. — A peine Albert m'eut-il saluée et tendu la main qu'il se mit à mes pieds; j'étais assise sur un vieux tronc d'arbre déraciné par la foudre.

— Je vous croyais à la chasse, mon cousin; pourquoi si tôt de retour?

— Chère Louise! mais pour vous voir.

— Oh! vous ne saviez pas où j'étais.

— Qu'importe! et l'instinct du cœur, le comptez-vous pour rien?

— Non sans doute, cependant, sans ma chanson, il eût peut-être été en défaut.

— Ingrate!

— On n'est pas ingrate pour dire une vérité.

— Vous êtes méchante, ce matin, chère Louise, et vous me raillez quand je suis triste, si triste que, vous le voyez, j'ai abandonné la chasse pour vous chercher, vous retrouver; j'ai le bonheur de vous rencontrer seule, et vous m'accueillez le sarcasme sur les lèvres... Je me retire, mademoiselle, je ne veux point être indiscret.

— A mon tour de vous dire : Ingrat! et à plus juste titre, car ma froideur apparente ne vient que de la crainte d'être rencontrés ensemble par ma mère. — Le plaisir de vous voir en est vraiment troublé. J'ai tant souffert des reproches amers qu'elle vous a adressés quand nous avons été dans le labyrinthe! tout me fait trembler désormais!

— Chère Louise, combien je vous remercie! Ne me plaignez pas; c'est au labyrinthe que j'ai surpris l'aveu d'un amour qui fait ma vie et la rend seul possible. Je vous le jure, chère cousine, jamais une autre femme que vous ne portera mon nom! Je vous aime de toutes les forces de mon âme, et il y a longtemps déjà! Prenez ma vie, elle est à vous. Je l'accepte à l'avance telle que vous me la ferez. Nos âmes sont sœurs. Le sort peut-être les séparera, mais n'en pourra jamais changer l'essence; au bout des mers la mienne sera toujours rapprochée de la vôtre! je jure de n'aimer que vous!

— Si j'étais libre, cher Albert, je m'engagerais par

le même serment, mais vous connaissez ma mère, son autorité est absolue, elle aimerait mieux sa fille morte que désobéissante à ses moindres volontés! — Pourtant, quel que soit mon sort, je vous aime, et n'aimerai jamais que vous! L'amour sera ma religion sur la terre, comme Dieu l'est au ciel!

Quittons-nous main'enant, je vous en prie, Albert, je veux rentrer seule au château, notre rencontre restera ignorée.

Il couvrit mes mains de baisers et s'éloigna à pas lents.

M. le vicomte d'Escars est fort empressé auprès de moi; si je n'étais si occupée d'Albert, je penserais peut-être qu'il me fait la cour. Mais que m'importe? son âge m'est une garantie, il n'agit sans doute ainsi que par excès de courtoisie. — En tous cas, je le lui conseille, il serait fort mal venu et rudement repoussé! Adieu, mon bon Frantz, espérez-vous avec moi?... J'ai pourtant un fonds de tristesse que je ne m'explique pas. Savez-vous pourquoi, vous qui savez tout?

LOUISE A FRANTZ.

Devinez ce qui m'arrive, Frantz! Oh! comme la vie est parfois une amère dérision!... Je vous racontais, chez Frantz, l'histoire de mon cœur, hélas! il en est bien question maintenant!

Ma mère me marie!...

Si nous sommes au château de Méridon, eh bien, c'est parce que c'est là que devait se décider mon mariage! Avec qui? m'allez-vous dire: veuillez me lire.

Il y a deux jours, ma mère me fit venir chez elle, et elle me parla ainsi: Louise, bientôt vous aurez dix-huit ans, ma santé est très-faible; d'un jour à l'autre vous pouvez me voir mourir, mon enfant; pour vous, j'ai songé à l'avenir, je vous ai cherché un appui, une affection noble et sûre, un nom irréprochable, un vrai gentilhomme; M. le vicomte d'Escars sera pour vous, ma fille bien-aimée, tout ce que je viens de vous dire. — Vous le connaissez, il est ici, étudiez son caractère, devinez son cœur, et faites-moi heureuse avant que je meure, acceptez-le pour é, oux.

Le vicomte d'Escars a vingt-cinq ans de plus que moi, il est laid, sévère, brusque; je lui comparai Albert, et je fus atterrée! Je me trouvais mal, tant mes larmes me suffoquaient; il me fut impossible de parler pendant quelques instants, des cris seuls s'échappaient de ma poitrine gonflée; je me précipitai aux genoux de ma mère, elle semblait ne rien comprendre à cette profonde émotion. — Elle l'attribua d'abord à l'idée qu'elle m'avait donnée de sa mort prochaine; ce ne fut qu'en entendant ces tristes paroles: — Mais, ma mère, je ne l'aime pas! je n'en veux pas! j'en mourrai!... qu'elle comprit la cause de cette horrible angoisse et du délire qui s'était emparé de moi...

— Vous n'êtes pas assez calme, ma fille, pour que je continue à vous entretenir sur ce sujet; nous le re-

prendrons quand la réflexion vous aura éclairée. Et elle me congédia. — Je ne savais où me cacher, tant mon visage était bouleversé. De l'appartement de ma mère au mien, il y a assez loin. — J'essayai de rester chez ma mère, elle s'y opposa, et me dit sèchement que le spectacle de ma désobéissance à ses plus chères volontés lui était trop pénible pour qu'elle pût me garder auprès d'elle.

— Sortez donc, je vous en prie, me dit-elle.

Plaiguez-moi, Frantz, ma vie est suspendue! Le devoir m'ordonne d'obéir; mais un autre devoir, selon moi, beaucoup plus impérieux, m'ordonne de résister. — Vais-je donc m'en aller à l'autel faire un parjure? Ma mère a-t-elle le droit d'exiger ainsi le sacrifice de mon bonheur sur la terre? N'y a-t-il pas là un crime à vouloir m'imposer, en raison du respect et de l'amour même que je lui porte, un consentement qui ne sera donné que des lèvres? Et l'on exigera que j'aime, que j'honore un homme que j'ai n'aurai pas accepté? Est-ce juste? Et le choix de mon cœur, celui que j'aime, moi, dis-je donc et puis-je tout d'un coup l'oublier?... Alors, pourquoi Dieu m'a-t-il créée? Est-ce pour renier les propensions qu'il m'a données? S'il m'a revêtue de pouvoirs, me les faut-il abdiquer?... Aimer, ou n'aimer pas, dépend-il de nous? Non!

L'humanité tout entière doit protester contre de tels abus. Le devoir n'est devoir qu'à la condition d'être volontairement consenti. L'honneur bien entendu, la probité dans les relations, ne sont possibles qu'à cette condition!

Adieu, cher Frantz, plaiguez-moi, conseillez-moi, car ma mère m'abandonne!...

FRANTZ A LOUISE.

J'ai reçu vos deux lettres, ma chère Louise; je vous ai retrouvée tout entière! Charmante et riieuse enfant, le voilà donc sorti de votre cœur, ce secret à moitié deviné par votre ami!

Malgré moi j'ai un peu du caractère de ceux qui ne sont destinés qu'à être les confidents de plus heureux qu'eux, j'ai une petite pointe de jalousie! Pardonnez-la moi en faveur du motif. Si je pouvais ordonner votre sort sur la terre, un trône serait tout au plus digne de ma Louise: — c'est un monde que je déposerais à ses pieds!

J'ai été inquiet: — à votre âge, mon enfant, il arrive souvent qu'à notre insu, c'est bien plus la nouveauté du sentiment qui s'éveille en nous, que nous aimons, que celui qui en est l'objet, c'est pourquoi le choix est rarement définitif. — Mais la distinction du vôtre, chère Louise, me rassure entièrement. — Albert de Sainte Croix est accompli sous tous les rapports; sa raison élevée, très-remarquable pour son âge, le destine à l'avance aux emplois supérieurs dans la grande et noble carrière du marin.

Telles sont mes gronderies, Louise. Vous feront-elles

encore peur? J'espère que ma tante ne s'opposera pas au mariage que le comte doit désirer de toutes les forces de son cœur, et vous de toutes celles du vôtre.

Vous voici un motif pour continuer vos lettres sans interruption. Je les attendrai avec impatience. A propos de Jacques, je partage toutes vos idées.

LOUISE A FRANTZ.

Que m'écrivez-vous donc? Vous êtes parti, cher Frantz! Fatalité! Oui, il y a des heures maudites dans la vie! Vous étiez l'appui de ma faiblesse, le conseiller de mes actions, et c'est au moment que vous me deveniez le plus nécessaire que vous me manquez! Je vous écrirai sans doute à Constantinople, mais que de temps se passera avant que je reçoive votre réponse, et que d'événements se pourront conclure d'ici là?

Je sens peser sur ma destinée, cher Frantz, quelque chose de sombre et d'irrévocable. — Ma mère est sans pitié, sans justice envers moi. — Je résiste mollement, comme on fait toujours à ceux que l'on aime, et je suis à l'avance vaincue dans une lutte où elle est mon adversaire. — Pour lui garder intacte la paix de ses jours, je briserai mon cœur... Que n'êtes-vous là, près de moi, cher Frantz! Votre amitié, c'était ma force. Je ressemble à un pauvre brin de lierre que les vents d'orage arrachent et déracinent! Je n'ai plus d'appui, il me semble que je vais mourir; ni vous ni Albert ici; ma mère et le vicomte d'Escars seuls sont là!...

Il est incontestable que M. d'Escars est bien l'homme sainement jugé par ma mère. Il est empressé sans être importun, et il est de si bonne compagnie qu'il ne fait et ne dit que des choses convenables. Que je voudrais pouvoir l'aimer! Pourquoi l'amour, si Dieu nous le met dans le cœur, n'est-il pas sacré aux yeux des hommes, comme l'est une loi humaine? C'est Albert que j'eusse épousé!

Je ne puis me décider à vous dire, cher Frantz, que le jour de mon mariage est fixé. Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus la jeune fille rieuse, et parfois aussi pensive, que vous avez connue dès les premiers jours de sa vie.

Je vous ai parlé, je crois, de la pâleur étrange du vicomte d'Escars? On m'a dit qu'il s'était empoisonné dans un désespoir d'amour au temps de sa première jeunesse. Eh bien, cette chose-là — expliquez le cœur des femmes — m'a plus décidée en sa faveur que l'étalage pompeux de toutes ses belles qualités. Il est donc capable d'aimer?

Adieu, Frantz, je crois avoir mis le pied dans le pays des songes; je vis, je marche, je parle, sans la moindre conscience de ce que je fais. — Où vais-je aller? M'éveillerai-je dans le rêve ou dans la réalité? Vous le saurez bien!...

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)

ALAMONTADE.

(SUITE.)

II.

Je suis né, raconta Alamontade, dans un petit village du Languedoc. Je perdis ma mère très-jeune. Mon père, un pauvre paysan, malgré toute son économie, ne pouvait subvenir à mon éducation. Il s'en fallait pourtant de beaucoup qu'il fût le plus pauvre du village. Mais, indépendamment de la dîme prélevée sur le revenu de ses vignes, de ses oliviers et de ses champs, le quart du reste de ce qu'il gagnait péniblement s'en allait en impôts et en contributions. Nous n'avions pour toute nourriture que la soupe, du pain noir et des raves.

Mon père tomba dans le besoin. Cela l'affligeait beaucoup.

« O Colas, me dit-il plus d'une fois en posant sa main sur ma tête, toute mon espérance est ruinée. Je ne gagnerai pas même à la sueur de mon front de quoi payer mon cercueil. Comment tiendrai-je la parole que j'ai faite à ta mère à son lit de mort? Je lui promis d'une manière si sacrée de t'envoyer à l'école et de faire de toi un ecclésiastique! Tu ne seras jamais qu'un mercenaire au service des étrangers. »

Je consolais de mon mieux le bon vieillard. Mais ces consolations ne faisaient que l'abattre plus profondément. Sa tristesse s'accrut, et il désirait voir arriver son dernier jour. Souvent il me regardait avec anxiété en songeant à mon avenir, et des larmes de désespoir mouillaient ses yeux. Cette vue me faisait quitter mes jeux et courir à lui, car je ne pouvais supporter de le voir pleurer. Je passais mes bras autour de son cou, baisais ses yeux humides et m'écriais en sanglotant :

« O mon père, ne pleure donc pas! »

Qu'un peuple pourrait vivre heureux dans ce pays où la fertilité du sol produit chaque année une double récolte, et où un chaud soleil fait mûrir les oliviers et les raisins en si grande abondance! Mais cette terre si riche ne porte qu'une race opprimée. Le peuple donne son revenu aux nobles et aux princes, qui lui doivent en échange un gouvernement sage et paternel. Un seul repas à la cour absorbe le produit d'une année de travail de toute une province, et il ne reste rien de tout ce qui a été arraché au sein de la terre avec tant de sueurs et de soupirs.

J'avais huit ans quand je perdis mon père. C'était un soir qu'il faisait un soleil couchant magnifique. Mon père était assis devant la porte à l'ombre du châtaignier. Il voulait jouir encore une fois de la vue d'un monde qui lui était devenu cher malgré toutes ses souff-

frances. Je revenais des champs; le voyant très-pâle, j'allai à lui. Il me serra dans ses bras :

« O mon fils, dit-il, me voici arrivé au terme de la vie, je touche au moment d'être heureux; ma tâche est finie et je vais trouver le repos. Mais je ne t'oublierai pas. Je serai auprès de Dieu avec ta mère, et nous prierons pour toi dans le ciel. Pense à nous et sois fidèle à la vertu jusqu'à la mort. Nous prierons pour toi. Dieu te protégera; ne pleure point. Quand tu auras à ton tour achevé ta journée, tu entendras aussi sonner l'heure du repos. Tu nous retrouveras là-haut, ta mère et moi. Ah! Colas, avec quel ardent désir nous allons t'attendre, et que nous serons heureux lorsque les trois cœurs bienheureux de la mère, du père et de l'enfant battront l'un contre l'autre devant le trône de Dieu... »

Le dernier rayon disparut derrière les sommets des montagnes, et laissa le monde dans une triste obscurité. L'âme de mon père était délivrée de son enveloppe périssable, et je n'avais plus dans mes bras que ses restes inanimés.

III.

L'homme de confiance, son nom m'a échappé, qui devait, d'après la dernière volonté de mon père, me conduire à Nîmes chez M. Étienne, le frère de ma mère, me tenait par la main pendant que nous traversions les rues sombres et étroites de Nîmes. Je tremblais, comme saisi d'un effroi involontaire.

« Tu trembles, Colas, dit mon guide. Tu as l'air abattu et pâle. Est-ce que tu n'es pas bien ? »

— Ah! m'écriai-je, ne me conduis pas dans ce noir labyrinthe de pierre. Je me sens le cœur serré comme si je devais y mourir. Laisse-moi entrer en service au village; tout y est vert, et on y respire librement. Vois donc ces murs; ils ressemblent à des murs de prison; et ces hommes, avec leur air morne et égaré, on dirait des criminels.

— Ton oncle le meunier, me répondit-il, n'habite point dans la ville. Sa maison est en dehors de la porte des Carmélites, au milieu des champs. »

On croit que l'âme a un pouvoir secret de pressentir sa destinée. Dans l'excès de mon infortune, je me rappelai plus tard ces premières inquiétudes que j'avais éprouvées dans les tristes rues de Nîmes, à mon entrée dans la ville, et je les regardai comme un avertissement. L'homme le plus éclairé ne peut pas se défendre d'une crainte superstitieuse, lorsque son espérance est brisée et qu'il cherche en vain dans les ténèbres un secours qui le sauve.

L'impression que Nîmes m'avait faite m'est toujours restée. Cela était naturel. Habitué à vivre au milieu de la campagne d'une vie simple et solitaire, j'étais effrayé de l'activité et du mouvement d'une grande ville. Ma mère m'avait bercé sous les branches de l'olivier, et c'est à l'ombre des verts châtaigniers que j'avais fait tous mes rêves d'enfant. Comment pouvais-je

vivre dans ces maisons étroites et enfumées, où la soif de l'argent seule entasse tant d'hommes? Dans la solitude les passions s'éteignent, et l'âme prend dans la campagne le calme de la nature. C'est ce qui me faisait trembler à la vue de tant de visages sur lesquels le souci, l'orgueil, la colère, l'avarice, la débauche et l'envie avaient laissé des marques dont on ne s'aperçoit plus quand on les voit tous les jours.

Nous arrivâmes, après avoir passé la porte des Carmélites, à la maison de mon oncle. Son moulin était à côté. En me montrant de la main les beaux bâtiments, mon compagnon me dit : « Monsieur Étienne est riche, mais malheureusement... »

— Et quoi malheureusement ?

— Calviniste, comme on dit dans le pays. »

Je ne le compris pas. Nous entrâmes dans la belle maison, et mon inquiétude disparut en entrant. Tout ce que je voyais respirait le calme et le bonheur, et je me sentais à mon aise comme chez mon père.

Dans une chambre brillante d'ordre et de propreté, la mère était assise à une table avec ses trois filles, occupées de divers travaux. Un enfant de deux ans jouait sur les genoux de la mère. La bonté et la tranquillité de l'âme paraissaient sur chaque figure. Tous gardèrent le silence et levèrent seulement les yeux sur moi. Mon oncle était près de la fenêtre, occupé à lire dans un livre. Il avait déjà les cheveux gris, mais tout le feu de la jeunesse brillait dans ses regards. Son attitude était celle du recueillement.

L'homme qui m'avait amené lui dit :

« Voici, monsieur Étienne, votre neveu Colas. Son père, votre beau-frère, est mort dans la pauvreté. Avant de quitter ce monde, il m'avait chargé de vous amener son fils pour que vous lui serviez de père.

— Sois le bienvenu chez moi, et reçois ma bénédiction, Colas, dit M. Étienne en mettant la main sur ma tête. Je serai ton père. »

Sa femme alors se leva et me dit en me tendant la main :

« Je serai ta mère. »

Mon cœur fut touché de tant de bonté. Je baisai en pleurant la main de mon-nouveau père et de ma nouvelle mère sans pouvoir dire une parole. Les trois filles vinrent m'entourer et me dirent :

« Ne pleure pas, Colas, nous serons tes sœurs. »

Depuis ce moment je me trouvai habitué au moulin comme si j'y avais toujours vécu. Je croyais être au milieu d'une famille d'anges bienheureux, dont mon père m'avait souvent entretenu. Je devins pieux comme ils l'étaient tous, mais sans jamais les égaler en vertu.

Je fus envoyé à l'école. Au bout de six mois, M. Étienne s'approcha un jour de moi et me dit d'un air affectueux :

« Colas, tu es pauvre; mais Dieu t'a accordé d'heureuses dispositions. Tes maîtres se louent de ton travail et vantent ta prodigieuse supériorité sur tous tes camarades. Aussi j'ai résolu que tu t'appliquerais aux



755

Compte-Caler

Monsieur et Madame de la Roche.

Lévy

LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la maison Fauset, 4, r. de Monna. Chapeau des dames Noël, 2, r. de la Harpe.
Lingerie de M^{me} Doyen, 13, r. de la Harpe. Chaussures de Caux, n. Boul. Station, Corsets de M^{me}
Vigoureux, 7, r. du Port. Maken. Rayon et Robes de M^{me} Doyen, Caboullée, 83, rue de Richelieu.*

Ayuntamiento de Madrid

lettres et deviendrais un savant. Quand tu auras terminé tes études à Nîmes, je t'enverrai à la faculté de Montpellier. Tu y feras ton droit, et tu pourras ainsi devenir le défenseur de notre Église opprimée. Je vois en toi l'instrument de Dieu pour notre délivrance et pour la protection de la foi évangélique contre la cruauté et la puissance des papistes. »

M. Étienne était en secret protestant, comme il y en avait quelques milliers à Nîmes et aux environs. Il m'initia à sa croyance. Les protestants étaient des citoyens tranquilles, laborieux et pleins de charité; mais la haine du peuple et la fureur des moines poursuivaient ces malheureux jusque dans l'intérieur de leurs demeures. Ils vivaient dans une crainte perpétuelle, mais cette crainte ranimait sans cesse dans tous les cœurs l'ardeur de la piété.

IV.

Flottant entre deux Églises dont je devais reconnaître l'une ouvertement et l'autre en secret, témoin chaque jour d'âpres querelles qui me montraient sous les bannières des deux Églises militantes moins de lumières et de piété que d'orgueil, de haine et d'égoïsme, je devins sans le savoir, pour l'une comme pour l'autre, un hypocrite et un incrédule. Les raisons par lesquelles chaque parti attaquait certains dogmes de ses adversaires me semblaient toujours plus fines, plus justes et plus saisissantes que celles dont il usait pour défendre sa propre croyance. Cela me rendit suspects tous les dogmes, à l'exception de ceux qui n'ont jamais été contestés et qui conservèrent seuls pour moi une valeur impérissable. Cependant je cachais à tous ce que je pensais pour ne pas être en horreur à tous.

C'est ainsi que mon esprit se recueillait de bonne heure. Dieu et sa création étaient l'objet de mes méditations pendant mes moments de loisir. Je sentis de bonne heure ce qu'il y a de dur dans la nécessité de vivre au milieu d'hommes qui pensaient tout autrement que moi. Je me voyais entouré de barbares ou de demi-sauvages presque aussi inhumains que ceux dont les sacrifices sanglants nous font horreur. Quand les anciens Celtes, ou les brahmanes, ou les sauvages de l'Amérique, immolaient des hommes sur les autels de leurs dieux, leur conduite était-elle plus monstrueuse que ne l'est celle de nos habitants d'Europe, quand, dans leur zèle religieux, mais aveugle, ils massacrent des milliers de leurs frères?

Je souffrais trop de voir le présent si sombre pour ne pas aspirer à un monde plus beau et plus parfait. Dans mes heures de rêves heureux, je ne manquais pas de construire un monde meilleur dans lequel la vertu, la justice et la vérité s'embrassaient, et où l'âme goûtait les plus douces émotions d'un bonheur infini. Je devenais poète, et je regrettais Rome et la Grèce, qui semblaient promettre à l'humanité un plus

bel avenir, et qui avaient amèrement trompé cette attente.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

PETIT COURRIER.

* * L'Académie des beaux-arts a procédé à l'élection d'un académicien dans la section de sculpture en remplacement de Simart. Après un seul tour de scrutin, M. Jouffroy a obtenu la majorité des suffrages et a été proclamé membre de l'Institut. Sur 32 votes il en a eu 22. Les dix autres ont été répartis entre MM. Desprez, Cavalier et Debay.

M. François Jouffroy est né à Dijon en 1806, et il fut élève de Ramey fils. En 1832, il obtint le premier grand prix de Rome, qu'il partagea avec Louis Brian. En 1838, après l'Exposition du Salon, une médaille de deuxième classe lui fut accordée. En 1839, il en obtint une de première classe. Le 6 juin 1843, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Nous le voyons paraître pour la première fois au Salon, en 1835, avec une statue en marbre, un *Jeune pâtre napolitain pleurant sur un tombeau*. En 1838, il exposa *Cain maudit*, statue en marbre; en 1839, le buste de Monge, commandé par le ministère de l'intérieur pour la ville de Dijon, et la délicieuse statue en marbre, *Jeune fille confiant son premier secret à Vénus*; en 1841, la *Désillusion*, statue en marbre; en 1844, le buste du comte Merlin et le baptistère en marbre de Saint-Germain l'Auxerrois, d'après une composition de madame de Lamartine; en 1845, le *Printemps* et l'*Automne*, statues en marbre pour le palais du Luxembourg; en 1846 et 1847, des bustes en marbre; en 1848, la *Réverie*, statue en marbre; en 1850, *Érigone*, statue en marbre, commandée par le ministère de l'intérieur pour le musée de Dijon; les bustes du maréchal Dode de la Brunerie, de madame la comtesse de Chalot, veuve de Talma, de Charles Couturier, de Vienne; en 1853, l'*Abandon*, statue en marbre.

On lui doit encore une statue de *Saint Bernard*, à Dijon; de colossales figures de Victoires pour la décoration de la grande salle du trône au palais du Sénat; des sculptures en bois pour l'église Sainte-Clotilde; une statue de Napoléon I^{er} en costume d'officier d'artillerie, pour la ville d'Auxonne. Dans ces derniers temps, il a exécuté les figures et le couronnement du pavillon Mollien, au nouveau Louvre; une ou deux des statues des grands hommes qui décorent les terrasses de ce palais.

A l'Exposition universelle de 1855, il s'était fait re-

présenter par sa statue de la *Jeune Fille confiant son secret à Vénus*.

* Charles-Lucien-Jules-Laurence Bonaparte, prince de Canino, nommé prince français en 1815, réintégré dans sa qualité de Français le 21 février 1852, membre libre de l'Institut, fils aîné de Lucien, prince de Canino, et d'Alexandrine de Bleschamp, né à Paris le 24 mai 1803, marié à Bruxelles le 28 juin 1822, avec Zénaïde-Charlotte-Julie, fille unique du roi Joseph Bonaparte et de Julie-Clary, sœur de la reine douairière de Suède, veuf le 8 août 1854, est mort des suites de la maladie dont il était fort souffrant depuis quelques semaines.

Le prince Charles-Lucien Bonaparte a eu huit enfants : trois fils et cinq filles. Le second de ses fils est le prince Lucien de Canino, né à Rome en 1828, entré dans les ordres, camérier, secrétaire de Sa Sainteté, et auquel on a cru longtemps qu'était destinée la grande aumônerie de France.

Trois des filles sont mariées, l'une au marquis Rocagiovine, l'autre au comte Primoli, la troisième au comte de Campello.

Le prince de Canino qui vient de mourir a encore trois frères et trois sœurs. L'aîné, *Louis-Lucien*, est sénateur; le second, *Pierre*, est l'ancien chef de bataillon de la légion étrangère; le troisième est *Antoine*, ancien représentant. L'aînée des filles, *Lætitia*, a épousé sir Thomas Wyse, ambassadeur d'Angleterre à Athènes; la seconde, *Marie*, a épousé le comte Vincent Valentini de Canino; la troisième, *Constance*, est abbesse du Sacré-Cœur de Rome.

On se souvient que quoique Lucien fût brouillé avec Napoléon depuis plus de dix ans, en 1815, il accourut près de lui, lui donna toute la partie disponible de sa fortune, fut son ministre, le défendit devant les chambres et le soutint de ses conseils et de son amitié jusqu'à la fin. C'est à ce propos que son fils aîné fut nommé prince français en 1815.

Le prince de Canino était un savant très-distingué, un ornithologiste d'un mérite reconnu. Il était membre libre de l'Académie des sciences. Il laisse d'importants travaux sur l'histoire naturelle et notamment sur les oiseaux d'Amérique. On assure qu'il était à la veille d'être nommé directeur du jardin des plantes.

Le prince de Canino a joué un rôle important dans la révolution romaine de 1848, et il était président de l'Assemblée constituante.

* Je trouve dans un recueil du commencement de ce siècle : *Les Quatre Saisons du Parnasse* (1803), nous écrit M. Charles Romey, une pièce intitulée : *Méditations*, de notre grand chansonnier populaire, accompagnée de la note suivante : « Ces vers ont été » faits quelque temps après le traité d'Amiens (1802). » Le poète n'avait alors que vingt-deux ans. Les voici : Nos grandeurs, nos revers, ne sont point notre ouvrage; Dieu seul mène à son gré notre aveugle courage.

Sans honte triomphez, succombez sans orgueil,
Vous, mortels, qu'il plaça sur un pompeux écueil.
Des hommes étaient nés pour le trône du monde,
Huit siècles l'assuraient à leur race féconde;
Dieu dit : soudain, aux yeux de cent peuples surpris,
Et ce trône et ces rois confondent leurs débris;
Les uns sont égorgés; les autres en partage
Portent au lieu de sceptre un bâton de voyage,
Exilés et contrainsts, sous le poids des rebuts,
D'errer dans l'univers qui ne les connaît plus.
Spectateur ignoré de ce désastre immense,
Un homme alors, sortant de l'ombre et de l'enfance,
Paraît : toute la terre, à ses coups éclatants,
Croît, dès le premier jour, l'avoir connu longtemps;
Il combat, il subjugue, il renverse, il élève;
Tout ce qu'il veut de grand, sa fortune l'achève.
Nous voyons, lorsqu'à peine on pressent ses desseins,
Les peuples étonnés tomber entre ses mains.
Alors son bras puissant, apaisant la victoire,
Soutient le monde entier qu'ébranle tant de gloire.
Le Très-Haut l'ordonnait. Qui sont les vains mortels
Qui s'opposaient au cours des arrêts éternels?
Faibles enfants qu'un char écrasa sur la pierre,
Voilà leurs corps sanglants restés dans la poussière...
Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Les fils viennent ici se réunir aux pères,
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y portaient naguère,
Disais-je, quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour.
Ce soleil vit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles;
Familles et palais, il verra tout périr;
Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes produits de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
Lui-même à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

P. J. DE BÉRANGER.

Cette pièce n'a été imprimée dans aucun des *Recueils de Chansons* de Béranger. Il a tenu à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétend à d'autre titre qu'à celui de *Chansonnier*. Mais on voit par quelles études le poète préludait à ses prétendues chansons, qui ne sont autres que des *odes* à la façon d'Horace et d'Anacréon.

* En ce moment s'organise à Lille une Société des amis des arts qui préparera les éléments d'une grande exposition de peinture pour le mois de juin 1858, ainsi que cela se pratique avec tant de succès à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, etc. Un certain nombre de tableaux seront acquis des deniers de la Société, et répartis par la voie du sort entre tous les souscripteurs de l'œuvre. La position de Lille entre la France et la Belgique est extrêmement favorable pour amener à cette exposition une nombreuse réunion de peintures

françaises, belges, allemandes, etc. En outre, les artistes se trouveront en pays connaisseur et acheteur, ce qui n'est pas un médiocre avantage.

* La fête de l'Assomption a été solennellement célébrée hier à l'église Saint-Eustache.

Une messe à grand orchestre, de la composition de M. Albert L'Hôte, a été exécutée sous la direction de M. Hurand, maître de chapelle de ladite paroisse.

M. L'Hôte est un des meilleurs violons de notre Théâtre-Italien.

* Une femme de mérite vient de mourir, c'est madame la marquise de Rochechouart, fille du célèbre Ouvrard. Madame de Rochechouart laisse deux fils, dont l'un est un officier des plus distingués de l'armée d'Afrique, et une fille, madame la comtesse de la Garde.

* M. le baron Maurice Séguier, fils de M. Armand Séguier, de l'Institut, et petit-fils du président Séguier, a épousé mademoiselle Charlotte de Goyon, fille du général de Goyon, ancien commandant de l'école de Saumur, aide de camp de l'empereur, et commandant de notre armée expéditionnaire à Rome.

* La préfecture de police informe le public que l'ordonnance du 10 juillet courant, concernant l'organisation et le tarif des voitures de place, qui devait recevoir son exécution à partir du 4^{er} août, ne sera mise en vigueur que le 4^{er} septembre prochain.

* Nous avons failli avoir une grande jouissance à l'Odéon : la reprise de *Chatterton*, avec madame Lacroix jouant le rôle de Kitty Bell, et Laferrère celui de Chatterton. Il paraît que M. de Vigny a été circonvenu, et que *Chatterton* sera repris au Théâtre-Français, avec M. Geoffroy pour Chatterton.

* Nous parlions de l'Odéon tout à l'heure. Il paraît qu'une bonne fortune nouvelle est réservée à ce théâtre. M. Louis Bouilhet, l'auteur déjà célèbre de *Madame de Montarcy*, travaille à un grand drame en cinq actes et en vers, qui sera joué à l'Odéon avant la fin de l'année.

Le sujet de ce drame est un sujet pris dans les mœurs contemporaines, et l'on doit en féliciter M. Bouilhet. Le titre, non pas encore le titre arrêté, mais un titre indiquant le sujet de la pièce, c'est la *Fille naturelle*. On peut donc présumer qu'il y aura une certaine analogie entre cette pièce et celle que prépare M. Alexandre Dumas fils, le *Fils naturel*.

* On lit dans le *Raikes-Journal* :

* M. Isidore, coiffeur de la reine d'Angleterre, appointé à raison de 2,000 liv. st. par an pour coiffer la reine deux fois par jour, s'était rendu à Londres dans la matinée, comptant être de retour à Windsor à temps pour la toilette de Sa Majesté. Il est arrivé à la gare cinq minutes trop tard, et il a eu la douleur de voir le train partir sans lui ; il est demeuré stupéfié, consterné, sachant bien que son inexactitude lui ferait

perdre sa place, et il a été forcé de prendre un train spécial. La compagnie du chemin de fer, comprenant toute l'importance des fonctions de M. Isidore, a disposé pour lui un train extraordinaire, qui a fait pour le coiffeur royal 18 milles en 18 minutes, pour la somme de 18 liv. st. »

* Les libraires-éditeurs de livres spiritualistes font florès aux États-Unis, et il en est jusqu'à vingt que l'on pourrait citer qui ont déjà fait fortune en publiant ces volumes écrits sous l'inspiration des Homes américains. L'autre jour, un individu, porteur d'une longue barbe, entre dans une de ces librairies swedenborgiennes pour solliciter une agence. Il désirait emporter dans l'ouest une certaine quantité de livres, dont il pourrait trouver le placement d'après ce que lui avaient assuré les esprits invisibles. Le marchand fut naturellement enchanté de cette perspective de vente, mais son enchantement diminua lorsque le Yankee qui frappait... à sa porte lui apprit qu'au lieu d'espèces sonnantes il sollicitait un crédit.

« Pouvez-vous offrir des garanties ? demanda-t-il au solliciteur.

— Certainement. Rien n'est plus facile.

— Soit, alors ! Qui répondra pour vous ?

— Oh ! les meilleurs répondants de la terre, des hommes dont le nom vous est très-connu. »

La figure du marchand s'illumina aussitôt.

« Fort bien ! s'écria-t-il ; voyons vos documents ?

— Très-volontiers, » répliqua le Yankee à la longue barbe, qui présenta au libraire les lignes suivantes :

« Nous soussignés, ayant connu spirituellement M. Smith de Helena (Arkansas) pendant plusieurs années, comme un homme digne de toute confiance, nous offrons pour sa caution, pour quelque somme que ce soit.

» Signé : GEORGES WASHINGTON, THOMAS JEFFERSON, BENJAMIN FRANKLIN, THOMAS HARRISON,

(Ex-présidents des États-Unis.)

» Délivré par l'entremise de miss Jane Eridan, médium. »

Le marchand de livres trouva les endosseurs très-bons, mais se refusa à reconnaître l'authenticité de leur signature. Aussi sa conclusion fut-elle qu'il préférerait garder sa marchandise. Le Yankee se mit en fureur, traita le marchand de fourbe, car il ne croyait pas à ses doctrines, et le menaça de la colère des esprits.

Celui-ci eut le bon « esprit » de persister dans son endurcissement et persista à ne point délivrer les livres demandés.

Deux jours après le Yankee était arrêté comme voleur. L'éditeur avait réellement eu bon nez.

* Voici le résultat des concours annuels qui viennent d'avoir lieu au Conservatoire de musique et de déclamation :

Pour le concours des classes de clavier, le morceau choisi était la sonate de M. Georges Mathias.

Les deux premières médailles ont été décernées à M^{lle} Lévy, élève de M^{lle} Fanny Joussetin, et à M^{lle} Deshayes, élève de M^{me} Rety.

Les deux secondes médailles à M^{lles} Limandoux et Dozouel, toutes deux élèves de M^{lle} Fanny Joussetin.

Contre-point et fugue. — 1^{er} prix, M. Dubois, élève de M. Ambroise Thomas. Pas de second prix. 4^{er} accessit, M. Deslandres, élève de M. Leborne; 2^e accessit, M. Pillevesse, élève de M. Carafa.

Contre-basse. Professeur, M. Labro. — 1^{er} prix, M. Baute; 2^e prix, M. Marix. 4^{er} accessit, M. Demarne. Pas de second accessit; 3^e accessit, M. Zimmermann.

Le concours d'harmonie et accompagnement pratique a donné le résultat suivant dans la classe des femmes :

1^{er} prix : M^{lles} Barles, élève de M^{me} Dufrêne, et Contamin, élève de M. Bienaimé.

2^e prix : M^{lle} Bayon, élève de M^{me} Dufrêne.

4^{er} accessit : M^{lle} Baral, *id.*

2^e accessit : M^{lle} Tavernier, *id.*

Pas de 3^e accessit.

Concours de solfège (classe des hommes) :

1^{er} prix : MM. Lavignac, élève de M. Durand; Sarasate, élève de M. Alkan, et Duvernoy, élève de M. Durand.

2^e prix : MM. Vygen, élève de M. Jonas, et Lemaire, élève de M. Baptiste.

4^{er} accessit : MM. Gallois, élève de M. Durand, et Læwenthal, élève de M. Jonas.

2^e accessit : MM. David et Gasser, élèves de M. Savard.

3^e accessit : M. Godefroy, élève du même.

Classe des femmes : 1^{er} prix : M^{lles} Bessaignet, élève de M. Goblin; Champon, élève de M. Lebel; Rouget de l'Isle, élève de M. Goblin, et Delafosse, élève de M^{me} Dupuis.

2^e prix : M^{lles} Duprez, élève de M^{lle} Klotz; Rivoirard, élève de M. Lebel; Hardouin II^e, élève du même, et Boulo, élève de M. Goblin.

4^{er} accessit : M^{lles} Doré, élève de M^{lle} Mercier-Porte; Bourdon, élève de M. Goblin; Ébrard, élève de M^{me} Maucorps, et Dozoul, élève de M^{lle} Mercier-Porte.

2^e accessit : M^{lles} Remaury, élève de la même; Morétaud, élève de M^{lle} Lorotte; Pfotzer, élève de M^{me} Dupuis, et Babier, élève de M. Goblin.

3^e accessit : M^{lles} Petit, élève de M^{me} Maucorps; Abazier, élève de M. Lebel; Gayrard, élève de M. Goblin, et Picard, élève de M^{lle} Mercier-Porte.

Chant (classe des hommes) : 1^{er} prix : MM. Crosti, élève de M. Bataille; Troy, élève de MM. Ponchard et Faure.

2^e prix : M. Buet, élève de M. Bataille.

4^{er} accessit : MM. Lafont et Hayet, élèves de M. Révial.

2^e accessit : M. Marthieu, élève du même.

3^e accessit : MM. Boutines et Perié, élèves de M. Laget. (Classe des femmes) : 1^{er} prix : M^{lles} Cordier, élève de M. Laget; Charles, élève de M. Panseron; Werling, élève de M. Giuliani.

2^e prix : M^{lles} Lafraque, élève de M. Pontana; Broquet, élève de M. Laget; Cazat, élève de M. Révial.

4^{er} accessit : M^{lles} Auclair, élève de M. Laget; Senès, élève de M. Masset.

2^e accessit : M^{lle} Gauthier, élève de M. Giuliani.

3^e accessit : M^{lles} Thomson, élève de M. Révial; Faivre, élève de M. Giuliani.

Piano (classe des hommes) : 1^{er} prix : MM. Paladilhe, élève de M. Marmontel; Rembielniski, élève de M. Laurent.

2^e prix : MM. Guiraud, élève de M. Marmontel; Dufils, élève de M. Laurent.

4^{er} accessit : MM. Cruy et David, élèves de M. Laurent.

2^e accessit : M. Dubois, élève de M. Marmontel.

3^e accessit : M. Bantayot, élève du même.

(Classe des femmes) : 1^{er} prix : M^{lles} Hurand, élève de M. Henri Herz; Parent, élève de M^{me} Farrenc; Brun, élève de M. Herz.

2^e prix : M^{lles} Rémaury et Rouget de l'Isle, élève de M. Lecoupey.

4^{er} accessit : M^{lles} Desportes, élève de M. Lecoupey; Thurner, élève de M. Herz; Mongin, élève de M^{me} Farrenc.

2^e accessit : M^{lles} Tavernier, élève de M^{me} Farrenc; Rensburg, élève de M. Lecoupey.

3^e accessit : M^{lles} de Besaucèle, élève de M. Henri Herz; Boulo, élève de M. Lecoupey.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ : reprise de *Trente ans* ou la *Vie d'un joueur*. — Débuts de M. Pougau.

Pas de nouveautés cette semaine ou des représentations trop récentes pour que nous en puissions rendre compte; mais lisez ceci, mes belles lectrices :

Mademoiselle Mars disait souvent à Rose Pougau, sa filleule : — Rose, il ne faut pas te donner toute cette peine, mon enfant! Rose, il faut être, avant tout, naturelle, élégante. En second lieu, Rose! ah! Rosette! où donc as-tu appris à tenir un éventail, ma chère enfant? Mais tu portes un éventail comme on porterait un poignard. Ah! Rose, il n'y a jamais eu de comédiennes, et jusqu'à la fin des siècles il n'y aura pas de comédienne qui ne sache habilement tenir un éventail. C'est même pour avoir négligé cette loi suprême de l'éventail que nous avons vu tant de comédiennes, un instant célèbres, populaires, applaudies, s'éclipser et

disparaître en un clin d'œil. Or ces choses-là mademoiselle Mars les disait très-sérieusement, joignant l'exemple au précepte : le sourire à la lèvre, l'ironie au regard et l'éventail à la main. A l'entendre, l'éventail était le commencement, le milieu et la fin de la comédie ; elle citait, parmi les grandes joueuses d'éventail, mademoiselle de Montespan, Ninon de Lenclos, mademoiselle Bejars, la Raisin, la Champmeslé, et, la première entre toutes, mademoiselle Contat. L'éventail de mademoiselle Contat était un sceptre ; elle en jouait à la façon des reines, et plus d'une princesse de la maison de Bourbon se fût estimée heureuse de continuer la tradition de ces élégances éloquentes.

Que je voudrais ici, par ce vent brûlant et par l'embrasement général, déployer à vos yeux l'éventail frais et mélodieux de mademoiselle Mars ! Elle-même, elle seule, elle avait appris cette aimable science à l'école sérieuse de mademoiselle Contat. Dans les derniers jours du siècle passé, où le geste était un grand art, on citait surtout le duc de Villars dans l'art de prendre une prise de tabac, le duc de Noailles pour son élégance à tirer le mouchoir de sa poche et à s'en servir ; on admirait beaucoup M. de Malesherbes, lorsque de son index, qui disait tout, il désignait un homme au châtiment, à la récompense, à la huée, à l'adoration du public. Nulle, en ce temps-là, ne riait mieux que madame de Pompadour, ou mieux que madame du Barry ne savait entendre une histoire grivoise sans l'écouter. Un jour de grand deuil, quand il fallait saluer le catafalque insolent de quelque grand de la terre, aussitôt la ville et la cour s'arrêtaient sur les abords de Notre-Dame pour admirer le beau salut de la comtesse d'Egmont. Madame la marquise de Chauvelin était la fête des jupes brodées, madame la maréchale de Mirepoix excellait à porter les diamants et les perles, mademoiselle Contat était la reine-maîtresse de l'éventail. Reine en tout ce qui concerne un art si charmant, elle savait comment s'évente la roturière et comment s'évente la marquise ; elle savait comment s'évente un abbé d'Italie, une princesse russe, une comtesse allemande ! Elle avait fait un voyage en Espagne exprès, et tout exprès, pour assister à ce jeu savant que la docte Inès de Mendoza avait réduit à quatre-vingt-dix-neuf règles, et qu'elle enseignait en quatre-vingt-dix-neuf leçons ; elle avait pris des répétitions de l'abbé Flaton, le Florentin, qui lui-même avait sauvé la tradition de l'éventail de Catherine de Médicis. Même elle avait voulu savoir l'origine de cette fête éternellement renaissante, et elle avait fini par apprendre que la fille d'un mandarin chinois, jouant un jour avec son masque, au retour du bal, il y avait de cela six mille années, avait imaginé le premier éventail. Au reste, elle avait les plus beaux, les plus riches, les plus simples, les plus grands, les plus petits éventails de la création, mademoiselle Contat ; elle en avait pour le matin, pour le midi, pour la quatrième heure et pour le soir ; elle en avait pour la joie et pour le deuil ; elle en avait

de gais, de tristes, de sérieux, de bouffons, de com plaisants, de sévères, de chastes, d'enjoués, de compromettants, de flatteurs, d'insidieux ; elle en avait de toute sorte et de toute espèce : en ivoire, en ébène, en or, en laque, en bois de Sainte Lucie, en papier de Chine, en taffetas de Provence, ornés de perles, de diamants, de miniatures ; elle en avait... sur lesquels le grand peintre Boucher avait représenté des Amours... un autre où Watteau avait semé ses bergères, dignes fleurs de ses jardins. Rubens lui-même n'avait pas dédaigné de peindre un éventail pour la reine Catherine de Médicis ; cet éventail de Rubens appartient un instant à la reine du Théâtre-Français. Ce qu'il est devenu, je n'en sais rien ! Au demeurant, telle était la fureur pour ces coûteuses merveilles, qu'en 1745 les économistes de ce temps-là, présidés par M. le docteur Melon, médecin de la favorite, estimaient qu'il y avait dans Paris seulement (et dans Versailles) pour huit millions d'éventails, dont la valeur serait triple aujourd'hui.

Tels étaient les souvenirs et les enseignements de mademoiselle Mars à sa filleule. — Vois-tu, disait-elle encore, vois-tu, ma fille, hors de l'éventail il n'y a pas de salut pour une coquette de profession. L'éventail est un conseil, un appui, une espérance, une fête, une promesse, un refus, une menace, un pardon. Il loue, il blâme, il approuve, il encourage, il persuade, il joue, il pleure, il se fâche, il sauve, il tue ; il est un masque, il est un rempart. A l'abri de son éventail la grande coquette rougit ou sourit tout à son aise ; elle se cache, elle se montre, elle regarde, elle est regardée ; elle est perfide et méchante, et cruelle à son plaisir ! Que de médisances ingénieuses, que de mensonges charmants cache, en s'agitant, un bel éventail, bien tenu par une main intelligente ! Il sert au rire, il sert à l'ironie, au mépris, à la grâce, à la fantaisie, au charme, à l'inconnu ! Sans éventail pas de femme jolie, et pas de laide avec l'éventail. « Tout est dans tout, » disait autrefois un vieux professeur de latin ; ce vieux professeur disait une sottise, il eût bien dit s'il avait changé sa formule : « Tout est dans l'éventail ! »

Et ce qu'on en fait, quand on sait jouer convenablement de cette machine d'État, qui pourrait le dire ? On le ploie, on le déploie, on l'agite, on le renverse, on l'abaisse, on l'élève, on s'en sert pour montrer ses mains quand on les a belles, pour cacher ses vilaines dents, pour caresser sa poitrine entr'ouverte, afin d'attirer là le regard distrait de ces bêtes d'hommes qui ne savent rien voir ; on s'en sert pour apaiser les bondissements involontaires de son cœur. Tenez-vous droite, et sachez tenir un éventail, ma petite Rose, avec cela tout est possible ! Il est propre à tout, à la paix, à la guerre, à la tendresse, à l'enjouement, à la bataille, à la réplique, à l'interrogation, à la malice, à la bouche en cœur, à la grimace, à la perfidie. On m'a dit, ma chère enfant, qu'un certain Tertulien, père de l'Église et bel esprit de profession, avait fait un traité du manteau ; si je n'étais pas une paresseuse, à coup

sûr je laisserais après moi un traité de l'éventail. Le joli instrument, l'élégante machine, et quel télégraphe électrique a jamais porté plus soudainement tant de belles, agréables et charmantes paroles? Pour ma part j'aimerais mieux renoncer à porter un bouquet jusqu'à la fin de mes jours, que de renoncer une heure, un instant à ce gai compagnon, à ce charmant camarade, à ce babillard, à ce merveilleux, à cet indiscret, à ce cachotier, à ce boudeur, à ce clairvoyant, à ce dissimulé, à cette arme excellente, irrésistible et trempée au Styx féminin!

Et pour quoi donc comptez-vous, mon enfant, ce vent frais aux temps chauds, ce vent tiède en plein hiver, ce bruit flatteur, ce bruit ailé, ce bruit aérien, cette agaçante musique avec tant de bémols à la clef, ces zéphyr, semblables aux rêves de la porte d'ivoire, qui voltigent en battant de l'aile autour de ton front doucement récréé (1)?

Pour quoi donc comptez-vous, ma petite Rose, un ami fidèle et discret qui vous vient en aide à chaque parole un peu vive, à chaque rougeur indiscrète, et qui, s'il s'ennuie... aussitôt retombe et se replie en bâillant sur lui-même? Au contraire, il s'agit au plaisir, il se déploie à la tendresse, il s'épanouit à la passion, il chante aux heures charmantes un vrai cantique, ou bien il va frapper dans ta main bien ouverte et bienveillante un allegro d'orgueil et de contentement.

— Tiens, vois-tu, Rose, un ennuyeux se jette à tes pieds : « Ah! madame! ah!... etc. » Sans te fâcher, tu prends ton éventail comme ça, et tu regardes ton amoureux comme ça! Voilà un homme mort, et voilà une fillette assez contente! Ou bien, voilà qu'on t'apporte une affaire importante : un héritage à régler, une maison à vendre, une ferme à bâtir, une parure à acheter ou des terrains dans les Champs-Élysées... Bon! tu vas déployer lentement, bien lentement ton éventail, et les yeux fixés sur ces feuillets, comme en un livre ouvert, on dirait que tu lis une consultation de M. Dupin lui-même. — Alors chacun de penser : Voilà certes une dame sérieuse, et que l'on ne trompera pas facilement.

Ainsi parlant, mademoiselle Mars déployait son vaste éventail, et de ce regard perçant que la mort seule a pu dompter, elle lisait toutes sortes de bons conseils que lui donnaient les bergers et les bergères enguirlandés sur le blanc vélin.

— Une autre fois, Rose, une autre fois, arrive un ennuyeux, mais jeune et beau, et, convenons-en, moins ennuyeux que le premier; celui-là aussi il te dit mille petites choses, mais de ces petites choses que l'on écoute parce qu'elles sont dites à ravir, et puis, le téméraire et l'impudent! te voyant non fâchée et bien disposée, il s'explique hardiment, et va pour franchir toutes les bornes... Aussitôt, d'un seul bond, ton éventail part de souvenir et comme une fusée, et frappe le doigt du téméraire... Il est perdu; mais, voyant sa

peine, en même temps tu le consoles en le touchant comme cela à la joue... Il était dans l'abîme... il est au ciel pour un coup d'éventail.

— Vois-tu, Rose, il y a des gens qui comparent le maniement de l'éventail à la charge en quatre temps; ces gens-là ne sont bons tout au plus qu'à « Portez armes! » et à faire des gardes nationaux de la force d'Étienne Béquet. Ils n'iront jamais, ces stupides, au dernier mot de l'éventail : « En joue et feu! » Le fusil tue, et l'éventail sauve; il a toutes sortes de petites câlineries et de petites rages intimes qu'il faut savoir. Ainsi la jalouse appuie au bord de sa lèvre frémissante un éventail furieux; la curieuse, à travers l'éventail, regarde et devine; l'ennuyée, au-dessus de l'oreille, se pique en bâillant! Et puis quel truchement commode aux belles amours! Il tombe, on le ramasse! Il se perd, on le rapporte! Oublié, le jeune homme le renvoie, et brisé, il le remplace. Au fond d'une calèche emportée on ne sait où, où l'on ne voit personne, où le mari règne et gouverne, eh bien, la dame en question tient son éventail levé au-dessus de sa tête, et l'éventail chante mieux que Duprez : « Suivez-moi! » L'éventail porté haut, plein de regrets et de promesses, sert de fanal à l'amoureux! Ah! Rose! ah! Rose! Il y avait de si beaux éventails à la place Royale, à Luciennes, à Versailles, à l'hôtel Soubise! et qui disaient si bien : « Adieu! bonjour! me voici! me voilà! je pars, je reviens! je m'en vais! je t'aime! et je te hais! » Et ni trop ni trop peu, pas un pli qui ne fût bienséant, pas un bruit qui ne fût convenable! — Et si tu savais, mon enfant, quel mérite est celui-là de proportionner le travail à la récompense que l'on attend!

Quand elle était lancée et contente d'elle-même et des autres, elle parlait si bien, d'une aimable et si piquante façon, mademoiselle Mars!

Quel charmant préambule pour nous dire que M. Pougau, le fils de la filleule de mademoiselle Mars, a débuté avec succès à la Gaité dans *Trente ans ou la Vie d'un joueur*. Il faut avoir vu mademoiselle Mars, il faut l'avoir connue et écoutée instruisant sa filleule aux belles traditions pour avoir de ces souvenirs-là, il faut aussi être un maître en l'art d'écrire pour jouer de la phrase de cette façon, et la faire évoluer avec cette habileté, cette facilité tout ensemble et ce brio inimitable; la plume est dans les mains de Jules Janin ce qu'était l'éventail dans celles de mademoiselle Mars : un jouet et un sceptre.

MAXIME TERMONT.

Madame Léonie d'Aunet, l'auteur du *Voyage d'une femme au Spitzberg* et d'*Un mariage en province*, vient de faire paraître, sous ce titre : *Une vengeance*, à la librairie Hachette, 44, rue Pierre-Sarrasin, un nouveau roman qui, par ses qualités de style et d'intérêt, est appelé à obtenir un succès égal à celui qu'ont obtenu les précédentes œuvres du même auteur.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

(1) Che dibattando l'ali
Lusingano in sonno de' mortali...